

Sylvie Lécuyer, *La Généalogie fantastique de Gérard de Nerval. Transcription et commentaire du manuscrit autographe*, Études nervaliennes et romantiques, Presses universitaires de Namur, 2011, 125 p.

Sylvie Lécuyer a entrepris de revenir sur le manuscrit de la *Généalogie fantastique* de Nerval, écrite au cours de la crise délirante de 1841, qu'elle transcrit intégralement. Jusque là, la transcription s'était arrêtée à la partie droite du feuillet plié. Ce fut le travail de Jean Richer sur lequel s'appuya Jean-Pierre Richard dans son analyse de *Microlectures*. L'ensemble ainsi recomposé réserve des surprises que l'auteur exploite avec sérieux et intelligence, dans le commentaire, dans les notes abondantes et en reproduisant en annexe les actes d'archives pour chacun des noms cités dans la généalogie, lorsqu'ils sont authentiques. L'enjeu est de décrire les efforts du poète pour pallier une crise d'identité mortifère, source et conséquence de la crise.

Elle reprend le déchiffrement de la partie droite. Les deux ensembles paternel et maternel sont disposés en éventail, tête bêche, autour d'un tronc, ce qui isole deux côtés : Agen et Mortefontaine. Le côté paternel se divise en trois parties : les origines germaniques des Labrunie (trois chevaliers Othon ayant essaimé dans toute l'Europe) selon la topographie et l'étymologie (dont La Brownie « esprit de la tour et des ponts ») ; à gauche sont décrites les caractéristiques de leur blason ; au-dessous se situe l'arbre généalogique proprement dit avec le côté Labrunie. Deux phénomènes sont à signaler : dans la suite de notations exactes, le poète se laisse parfois entraîner par des sonorités associatives : le grand-oncle Maurat, par Mawra, Mora, Mourra interposés, amène à la très réelle Jeanne Lamaure, tante très aimée qui l'hébergea à Paris dans les derniers mois de sa vie. D'autre part, des extrapolations surgissent qui ne correspondent plus aux réalités familiales. Des filiations fictives se mêlent aux filiations réelles. Ainsi d'amis de son père comme Justin Duburgua, avec lequel il semble s'identifier et qui n'est pas sans rapport avec le chevalier Desroches de *Jemmy* ou le héros du *Roman à faire*.

Sylvie Lécuyer décrit l'instabilité sensible dans l'espace consacré à la généalogie maternelle, avec en particulier plusieurs confusions sur son prénom confondu avec celui de sa grand-mère Boucher. Le grand-oncle Pierre-Olivier, surnommé Béga, acquéreur du clos Nerval, est présent dans *Sylvie, Promenades et souvenirs, Aurélia*. Suivent des extrapolations rêveuses tandis qu'au-dessus Nerval revient aux Labrunie, rattachés cette fois à l'Italie par Joseph Labrunœ, relié aux Bonaparte.

On retient de ce premier ensemble la confusion entre la recherche exacte et l'élaboration mythique, dont la charge émotionnelle est évidente : le père rattaché à Othon et à Bonaparte, les emblèmes, foudre et tonnerre ; les associations de signifiants qui sont à la fois thérapeutiques, avant la lettre, et poétiques, Nerval est, on le sait, conscient du potentiel poétique de l'hallucination. Enfin se met en place le mythe par substitution qui sera développé dans la partie gauche du manuscrit.

En marge un itinéraire qui part de Paris (Bar Rys, la barque d'Isis), rayonne par cercles concentriques (comme dans *Les Nuits d'Octobre*) dans les villages du Valois puis descend vers le Sud : la Dordogne, puis Corte, Rome, Constantinople. Deux listes font par ailleurs état exact des propriétaires successifs de Mortefontaine. Parmi ceux-ci, Joseph Bonaparte.

La partie gauche est consacrée à l'ascendance mythique avec la famille Bonaparte. Nerval élimine cette fois la filiation biologique au profit de celle du capitaine héroïque Labrunœ, glissant de Napoléon à Joseph. S'y ajoute une identification à l'Aiglon, l'orphelin de Schœnbrunn, abandonné comme lui par sa mère.

Suit un récapitulatif des grandes dates de la fin de l'Empire, très précis, depuis le Congrès de Châtillon jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle, époque privilégiée des Élogies

napoléoniennes de sa jeunesse. À côté, certains noms de lieux associés par la lettre Ψ à des crises personnelles, comme Vienne ou Bruxelles.

En conclusion, Sylvie Lécuyer ramène l'élaboration à trois phases. Nerval tente d'abord de prendre en compte le réel familial, mais la famille réelle ne parvient pas à un statut d'existence. Le délire procède alors par amplification de la réalité en extrapolant à partir des noms réels. Des filiations flatteuses apparaissent ainsi que des domaines considérables, des titres et des fonctions honorifiques, des blasons prestigieux. Cette construction fantasmatique permet selon Freud de se reconstruire une identité à laquelle il peut se rattacher. Mais cette deuxième tentative échoue à son tour : on la retrouvera dans la perspective onirique d'*Aurélia*. Il substitue alors, par la rêverie, les Bonaparte capables de combler la vacuité ressentie aux Labrunie. Elle triomphe dans la personne de Napoléon Bonaparte. Encore cette figure de substitution est-elle représentée dans la phase ultime de son destin tragique. Le même vide s'étend à la descendance, avec l'extinction dans les deux cas de la branche aînée.

L'intérêt de cette étude est grand et opère à la fois dans le domaine douloureux de la découverte d'une psyché aux prises avec un destin tragique qu'elle tente de combler par l'imaginaire. Elle est aussi très éclairante sur le processus de création dans la mesure où l'on voit le « nom » prendre le pas sur le réel, le signifiant se décomposer pour vivre d'une vie autonome, ouvrant, comme le dit Sylvie Lécuyer, à la sublimation poétique du mot déréalisant la chose qu'il désigne.

Gabrielle Chamarat